Document généré le 9 mai 2024 11:27

Séquences
La revue de cinéma

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA

Le démantèlement
Fin de chapitre
The Dismantling, Canada [Québec], 2013, 1 h 51

Jérôme Delgado

Numéro 287, novembre–décembre 2013

URI : https://id.erudit.org/iderudit/70622ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Delgado, J. (2013). Compte rendu de [Le démantèlement : fin de chapitre / *The Dismantling*, Canada [Québec], 2013, 1 h 51]. *Séquences*, (287), 37–39.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

SÉBASTIEN PILOTE
LE DÉMANTÈLEMENT

LE DÉMANTÈLEMENT

Fin de chapitre

Sébastien Pilote était attendu après un immense premier film, ***Le Vendeur****.* ***Le Démantèlement*** *est de la même veine sociale, de la même qualité, et s'appuie sur un autre grand acteur. Et il a ses couleurs, plus appuyées parfois, plus lumineuses aussi. Un second film, un second coup de force.*

Jérôme Delgado

D'effritement(s) et de résiliation(s), ***Le Démantèlement***, le deuxième long métrage de Sébastien Pilote, en est pleinement imprégné. Le fil narratif, d'abord, suit la fin de carrière d'un fermier, alors qu'il choisit de démanteler sa propriété. Dans la forme, ensuite : l'homme dans la soixantaine apparaît isolé, démembré, tant personne ne semble l'accompagner dans sa décision. La métaphore sociale, déjà présente dans ***Le Vendeur***, le précédent titre du jeune réalisateur, pointe aussi en direction d'une fin, celle d'un savoir-faire rural à petite échelle, loin de l'industrie agricole hautement standardisée. Enfin, en matière de création et de technologie cinématographiques, le choix de tourner en 35 mm est éloquent. ***Le Démantèlement*** serait le dernier film tiré dans les laboratoires analogiques de Technicolor.

Les qualités esthétiques du film sont indéniables. Mais il est aussi porté par le personnage principal, un taciturne Gaby interprété par Gabriel Arcand avec la stature de monstre sacré qui est la sienne. Ce cowboy en déconfiture, relayé en chanson par la voix de Stephen Faulkner, n'est pas si blasé, ou fatigué, que ce qu'on entraperçoit. L'homme est blessé. Sa ferme s'annonce sur un panneau comme étant celle des Gagnon et fils. Or, après lui, plus rien. Ce sont ses yeux qui expriment ce déchirement. S'il veut accompagner ses filles, l'une avec de l'argent, l'autre avec du temps, il doit lui-même clore l'histoire des Gagnon fermiers.

Sébastien Pilote est habile dans la direction d'acteurs. On le savait depuis ***Le Vendeur*** et la présence rayonnante de Gilbert Sicotte. Gabriel Arcand atteint ici le même niveau de jeu. Les personnages secondaires ne sont pas en reste, notamment Gilles Renaud, bougre comptable peu influent, fort en sacres et maladresses, et la comédienne de l'heure, Sophie Desmarais, en digne et discrète fille de Gaby. Son apparition, dans la deuxième moitié du film, surgit comme la lumière au bout du tunnel.

Film sombre, pris dans une spirale descendante et l'inévitable route vers la fin, vers la mort ? Non, pourtant. De ***Le Démantèlement***, on peut dire sans exagérer qu'il s'agit d'une œuvre lumineuse, teintée d'espoir et de bienveillance. Les plans de jour dominent, le paysage se fait majestueux et ce qui motive le personnage principal correspond à des valeurs positives, comme l'écoute et le partage. Certes, il ne fait qu'à sa tête, agit *a contrario* de ce qu'on lui conseille.

Photo : Des yeux qui expriment le déchirement

Cette force de caractère, ou naïveté aux yeux de son ami comptable, de son ex-femme, voire de sa voisine, ne fait pas de lui un être individualiste. Un solitaire, oui, sans doute, comme tout bon cowboy qu'il est. Peu matérialiste, son humanisme ne fait pas de doute lorsqu'il revient sur ses pas pour sauver son chien de l'euthanasie vers laquelle il venait de l'envoyer, scène clé tournée dans ce qui a l'air d'une vraie clinique animale. Son bien-être matériel et physique, Gaby est prêt à le sacrifier pour la seule cause de ses filles. Son bonheur est davantage moral, lié à celui de Marie et de Frédérique. Se défaire de ses terres, aussi difficile soit-il, est un acte de bravoure plus que de désinvolture, seul moyen d'atteindre la paix intérieure.

La figure du père est, une fois de plus, l'élément central chez Sébastien Pilote. Une figure qui se distingue d'abord du stéréotype social qui impose au papa le rôle de modèle, de force pragmatique à l'abri des émotions. Celui que décrit Pilote ne correspond pas non plus à ce masculin mou et voué à l'échec que le cinéma québécois a souvent projeté. Le Gaby de ***Le Démantèlement*** est le contraire, sensible et déchiré, mais capable de se décider. Il est aimant, à sa manière et selon ses moyens. Le réalisateur et auteur du scénario s'est dit s'être approprié *Le Père Goriot*, humble et dévoué personnage écrit par Balzac.

Une caméra souvent contemplative

Plutôt que de faire dans la morale, ou le *happy end*, Sébastien Pilote livre une fiction ouverte, à cheval sur le documentaire. Décors naturels, scènes animales réelles, caméra souvent contemplative, figurants puisés parmi les agriculteurs de la région… La vente aux enchères, comme sujet, donne lieu à des rares scènes de foule, où l'action unique n'existe plus, n'est plus dictée par la caméra. Ces scènes qui détonnent du reste, fort en plans à un ou deux acteurs, seraient les derniers moments de rassemblement. Elles équivalent aux funérailles. Le cœur n'est pas tant à la fête qu'à la nostalgie.

À l'instar de son précédent long métrage et de ***Dust Bowl Ha ! Ha !***, le court qui l'avait révélé en 2007, Pilote plante son espace imaginaire dans un univers qui lui est en total accord. Son récit possède des racines dans la réalité : fermetures d'usines dans ***Dust Bowl…*** et dans ***Le Vendeur***, un fait trop courant hors des grands centres urbains, et disparitions de fermes familiales dans ***Le Démantèlement***. À cet appauvrissement des sociétés rurales, et aux préjugés qui s'ensuivent, Pilote ressent le besoin d'opposer un autre point de vue.

Ces regards sur les régions, sa région, le cinéaste les pose de manière récurrente, comme d'autres le font sur la banlieue, tel que Stéphane Lafleur, monteur de ***Le Démantèlement*** et estimé confrère réalisateur (***Continental, un film sans fusil***). Ce ne sont ni des refuges idylliques ni des chalets sinistres – le point de vue naturel au suspens –, mais des lieux qui s'habitent et qui habitent les personnages. Dans ce sens, Sébastien Pilote participe de cet actuel cinéma québécois, très porté par des récits à la marge. C'est la génération « paravents » : paravents au perfectionnisme et à la pensée unique issue d'une métropole, paravents au *high tech* et aux multiples effets visuels.

Construit comme un roman, par sa division en chapitres, ***Le Démantèlement*** n'est pas non plus exempt de forme. La progression dramatique est présente, mais chaque intertitre – « Marie » d'abord, « Frédérique » ensuite – annonce l'introduction d'un élément narratif. Les chapitres baignent dans des ambiances différentes : le premier pousse Gaby dans un profond débat intérieur, le second l'en libère, le rassure même.

Certains choix esthétiques étonnent néanmoins. Surtout en première partie, lors du chapitre « Marie », où les intentions semblent trop appuyées. Les paysages majestueux et les scènes de troupeau, si dignement filmés, parfois à la lumière tombante, parlent d'eux-mêmes. Or, une trame musicale s'impose. Elle recouvre non seulement le son réel; elle détonne de la teneur documentaire à laquelle le cinéaste aime se référer. Pilote voulait sans doute signifier la distance grandissante entre le présent et le passé du personnage, entre ses préoccupations actuelles et son métier. En deuxième partie, la surdose esthétique s'atténue. Et les scènes plus courtes abondent, comme si le fermier, une fois décidé, vivait dès lors en mode accéléré.

Film d'espoir et d'ouverture, donc ? Le récit, avec l'aide de la musique, se dirigeait certes vers une fin triste. Or, avec la rupture de ton du chapitre « Frédérique », Sébastien Pilote s'en éloigne et évite le portrait noir, plus facile. Du coup, Montréal n'est plus la thèse des malheurs de « sa » région, mais un lieu autre, théâtre de la création (loin de la réalité des agneaux), celui où ses filles, ces Gagnon si différentes, s'épanouissent. Pas de fin heureuse : le film ne dit pas comment, ni où le nouveau retraité vivra vraiment. Sa paix intérieure pourrait être de courte durée.

■ **THE DISMANTLING** | **Origine :** Canada (Québec) – **Année :** 2013 – **Durée :** 1 h 51 – **Réal. :** Sébastien Pilote – **Scén. :** Sébastien Pilote – **Images :** Michel La Veaux – **Mont. :** Stéphane Lafleur – **Mus. :** Serge Nakaushi-Pelletier – **Son :** Olivier Calvert – **Dir. art. :** Mario Hervieux – **Int. :** Gabriel Arcand (Gaby), Gilles Renaud (l'ami comptable), Lucie Laurier (Marie), Sophie Desmarais (Frédérique) – **Prod. :** Bernadette Payeur, Marc Daigle – **Dist. / Contact :** Séville.